



Les zones d'ombre de l'interculturel

PAR YARA EL-GHADBAN

Depuis la crise des accommodements raisonnables et par la suite celle de la Charte des valeurs, l'interculturel¹ en tant que phénomène, projet, pratique ou politique est devenu, à tort ou à raison, un concept tout usage pour penser ou repenser la relation à l'Autre au Québec. L'ouvrage de l'historien et sociologue Gérard Bouchard, *L'interculturalisme : un point de vue québécois*, et le collectif, *L'interculturel au Québec*, sous la direction du philosophe Lomomba Emongo et de l'anthropologue Bob White présentent des perspectives différentes sur cet enjeu, mais qui se rejoignent également sur d'autres plans, donnant lieu à une discussion riche.

Je ne m'attarderai pas ici sur les arguments et contre-arguments proposés de part et d'autre, me limitant à partager quelques-unes des réflexions que ce débat a suscitées en moi, à titre d'anthropologue qui a travaillé sur les enjeux qui s'y rattachent au Québec et en Palestine, et qui les a observés de près en Afrique du Sud, ainsi qu'à titre d'écrivain de plus en plus impliquée dans le monde de la littérature et particulièrement celle des auteurs de la francophonie internationale.

Ce que la culture ne dit pas

L'interculturel est un mot piège car il est construit sur une notion, la culture qui, à la fois, a défini toute une discipline, l'anthropologie, et a provoqué ses plus grandes remises en question. Au-delà de ces enjeux d'ordre plutôt théorique, la culture a la fâcheuse tendance à invoquer dans l'imaginaire d'autres concepts tout aussi complexes tels que l'identité, tout en occultant ceux, par exemple, du genre, de la race et de la classe. C'est ainsi que les débats sur l'interculturel tendent à mettre en relief les questions de valeurs et de différences dites culturelles, de l'intégration, de la réciprocité, du dialogue entre une majorité et des minorités, les unes comme les autres étant conçues en termes d'appartenance ethnolinguistique ou ethnoculturelle ou ethno-religieuse et ainsi de suite.



www.brasieretcerisiers.antiifa-net.fr/idle-no-more-le-reveil-des-luites-autochtones-au-canada/

Les rapports entre hommes et femmes ne sont évoqués que lorsque ceux-ci sont eux-mêmes érigés en valeurs ou rattachés à une identité ou une « culture » quelconque. Le sexisme latent qui gangrène toujours notre société - les statistiques en disent long - et pénalise doublement les Québécoises racisées tend par conséquent à être traité comme un sujet à part, ou carrément étouffé face à la menace du sexisme d'ailleurs.

Quant à la question de la classe, elle est généralement limitée à l'enjeu, important certes, mais tout de même réducteur de la reconnaissance des diplômes étrangers, alors que la conjonction discriminatoire entre classe et profilage racial a un impact beaucoup plus grand qui ne touche pas que les professionnels immigrants.

Comment contrer des arguments populistes s'appuyant sur le soi-disant sens commun et des sorties anti-intellectualistes se cachant derrière un faux souci pour les déclassés de notre société, si l'on ne s'interroge pas sérieusement sur ces angles morts des réflexions courantes sur l'interculturel? Qui sont en fait ces groupes et ces individus dont les « cultures » sont censées entrer en dialogue et qui sont ceux qui ont pris la parole jusqu'ici sur ces enjeux? Où sont par exemple les peuples autochtones dans ce débat?

L'auteure est écrivaine et anthropologue.

Les présents absents

Le débat sur l'interculturel pourra être beaucoup enrichi et cette binarité majeur/mineur surmontée si l'on reconnaissait d'abord et avant tout le fait que les nations autochtones sont les premières concernées dans toute discussion sur le rapport à l'Autre au Québec et au Canada.

Je suis d'accord avec Gérard Bouchard lorsqu'il souligne qu'inviter les Premières Nations dans un débat où nous ne leur proposons que deux rôles, soit à titre d'entités nationales autonomes, donc forcément en dehors de l'imaginaire national² et en compétition avec la majorité dite canadienne-française ou, soit à titre de minorités « comme les autres minorités » ne nous amènera pas loin.

Il faut que leur participation change fondamentalement les règles d'engagement, et les prémisses sur lesquelles on a construit nos concepts et modèles de pluralité. Les autochtones nous obligent, qu'on soit majoritaire ou minoritaire, à nous décentrer, à repenser ce que nous voulons dire par origine, patrimoine, autochtonie, reconnaissance, intégration, partage, etc. Ils nous mettent face à la violence originelle de notre société et à la violence qui, hélas beaucoup trop souvent dans l'histoire de l'humanité, a caractérisé le rapport de l'Occident à l'Autre.

Et c'est ce travail, très difficile, celui de l'ébranlement de notre positionnement, qui fait que, trop souvent, dans les débats académiques sur le pluralisme au Québec et la question identitaire, on tend à les mettre de côté sous prétexte que l'enjeu est différent ou trop complexe, ou qu'il introduira trop d'éléments et de dimensions à considérer... C'est franchement de la paresse intellectuelle et les anthropologues en sont les premiers coupables.

L'interculturel par-delà le cadre national

Sur un tout ordre d'idées, on ne peut faire fi du contexte global, géopolitique et macro-économique, qui dépasse les frontières du Québec pour penser le Québec interculturel. Les mouvements de plus en plus intenses de populations précarisées à qui l'on refuse le statut et les droits les plus élémentaires des résidents permanents; le fait que, de nos jours, quelque chose de terrible arrive en France et que les gens réagissent tout de suite comme si nous vivions dans le même pays et avons les mêmes problèmes. Tout cela produit des amalgames et complique toute tentative de penser la relation à l'Autre sur la seule base du rapport entre une majorité et des minorités



Conférence du CJF : [Décoloniser l'ordre géopolitique mondial](#), Gilles Bibeau, Agusti Nicolau, Montréal, février 2014.

ou encore en se limitant à des politiques nationales de gestion de la pluralité.

Ainsi, au moment où des journalistes sont assassinés à Paris, des voix s'élèvent pour réclamer la laïcité au Québec. Pourtant pas une seule manifestation anti-*Charlie Hebdo* ou contre les caricatures n'a eu lieu ici. D'autre part, le Canada se militarise et adopte des politiques interventionnistes et guerrières ailleurs, sans aucun souci de l'effet de ces politiques sur ses propres citoyens ici qui ont encore des liens concrets et affectifs avec leurs pays d'origine, ciblés par le Canada.

Toute réflexion sur l'interculturel au Québec devrait dorénavant prendre en compte ce contexte et penser le rapport à l'Autre, non seulement en termes de « gestion de la diversité » sur le plan national, ou pire, en termes de « sécurité » et de « surveillance » de l'ennemi interne se cachant parmi les citoyens³, mais aussi en termes des relations que l'on entretient, en tant que pays, avec le reste du monde.

Un choix, mais...

Lors de sa présentation durant une table ronde récente, *L'interculturalisme à l'épreuve de l'interculturel*, Gérard Bouchard a soulevé la question du « choix », affirmant que dans une société démocratique et pluraliste, chacun a le choix de préserver des éléments de sa culture d'origine ou de les abandonner. Une telle position tend pourtant à mettre de côté tous les facteurs qui déterminent nos choix individuels. Un choix n'est jamais tout à fait libre.

Nous choisissons parmi un certain nombre de possibilités, elles-mêmes déterminées par des facteurs économiques, historiques, contextuels, ethniques, politiques, etc. C'est d'ailleurs pourquoi peu importe les choix que l'on fait quand on arrive dans

un pays (si on est immigrant), ceux-ci évoluent, ils changent selon les conditions, le temps qui s'écoule, etc.

Selon les études anthropologiques, les nouveaux arrivants qui au départ s'insèrent dans leur communauté d'origine, ont beaucoup plus de chances de succès dans l'avenir, car cet ancrage à un moment de grande fragilité leur apporte le soutien nécessaire pour relever les défis de refaire leur vie dans un contexte tout à fait nouveau.

Souvent ce sont les membres de la communauté d'origine qui servent de guides au nouvel arrivant pour l'aider à apprivoiser la société d'accueil et à entamer le processus de se faire une place comme citoyen à part entière. C'est pourquoi les études ont aussi montré qu'une fois surmontés les premiers défis de l'arrivée et que la personne acquière les outils pour naviguer dans la société d'accueil, elle a tendance à élargir son réseau graduellement au-delà de sa communauté d'origine et à tisser d'autres liens⁴.

Les débats autour de la ghettoïsation d'une part, de la convergence de l'autre, les choix imposés ou pas par un groupe sur ses membres, qui surgissent lorsque les relations interculturelles sont abordées, ne reflètent pas suffisamment toute la complexité du cheminement individuel.

L'interculturel et après?

Si l'interculturalisme se présente comme une critique de la politique fédérale du multiculturalisme, il devrait être aussi pensé comme une critique de la politique étrangère; si l'interculturalité en tant que pratique et perspective cherche à repenser le rapport à l'Autre, elle se doit d'abord de s'affranchir de la seule référence culturelle et essayer de penser le

genre, la classe, la race; et si l'on aspire à une société véritablement interculturelle, il importe de reconnaître les voix qui sont encore trop souvent réduites au silence, les entendre, et s'engager les unes avec les autres selon des rapports différents de ceux de la majorité versus les minorités. Il faut également interroger notre compréhension de la notion de choix, qui est souvent considérée dans sa dimension juridique, ou réduite à la binarité opposant l'individuel au collectif. Ce sont là quelques-unes des réflexions qui m'ont travaillée en mettant l'interculturel à l'épreuve de certains impensés.

1. Mon commentaire ici est beaucoup plus général et ne concerne pas le débat sur la distinction entre l'interculturel et l'interculturalisme, mais plutôt la perspective qui est à la racine des deux. Qu'il s'agisse d'une pratique ou d'une politique, l'interculturel en tant qu'idée constitue à l'arrière-fond, un lieu commun, et les débats sur la distinction entre l'interculturel et l'interculturalisme sont des débats qu'on voit souvent par rapport à d'autres grandes idées, c'est-à-dire l'écart entre la théorie et la pratique, l'idéal et son application, le terrain et la réflexion.

2. Il est important de dire que ce n'est pas dans ces termes que les Autochtones se représentent ou qu'ils expriment leurs revendications. Il est important à mes yeux de changer complètement le langage d'engagement et sortir de cette idée de l'imaginaire national, majorité-minorités, qui ne laisse aucune place à une perspective proprement autochtone de l'interculturalité.

3. Il s'agit ici notamment d'une référence au projet de loi C-51 et à cette idée d'*ennemi intérieur* qu'il induit.

4. Je réfère à cet égard aux excellentes recherches de l'anthropologue Deirdre Meintel, ainsi qu'aux travaux de Cécile Rousseau en psychiatrie transculturelle et auxquels ce webzine a largement fait écho dans le passé.



Ce texte fait partie du webzine *Vivre ensemble* volume 22, numéro 77 printemps 2015. Une publication du Centre justice et foi www.cjf.qc.ca